

LE  
JOURNAL  
DES  
SCAVANS,  
POUR  
L'ANNÉE M. DCC. LXIX.  
AOUT.



A PARIS,  
Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine.

---

M. DCC. LXIX.  
AVEC PRIVILÈGE DU ROI.

**TRAITE PRATIQUE DE L'INOCULATION DE LA PETITE  
Vérole. Par M. Gandoger de Foigny, Docteur en Médecine, &c.**

**SECOND EXTRAIT.**

**N**ous avons déjà rendu compte de la première Partie de cet Ouvrage laquelle est purement historique ; la seconde remplit le titre du Livre ; M. Gandoger y traite spécialement de la pratique de l'inoculation. Il s'occupe d'abord de l'examen du sujet qu'on veut inoculer & de sa préparation ; de là il passe au choix de la matière varioleuse, du lieu de l'insertion, & de la méthode d'inoculer : vient ensuite l'histoire de la maladie avec le traitement qui lui convient. L'Auteur parle aussi des irrégularités qui peuvent se rencontrer dans la marche de l'inoculation & examine quelques questions sur les récidives, sur la nature de la petite vérole volante, & sur la contagion attribuée à l'inoculation. Ce plan, comme l'on voit, embrasse tous les objets relatifs à la petite vérole inoculée. Entrons dans quelques détails.

Les premiers objets qui se présentent à déterminer en fait d'inoculation sont l'âge le plus convena-

*ble.*

ble, la constitution la plus heureuse, & la saison la plus favorable à cette opération. L'extrême différence qu'il y a, toutes choses égales d'ailleurs, entre le danger que courent un adulte & un enfant, atteints de la petite vérole, doit faire préférer l'âge tendre comme le plus avantageux pour l'inoculation. Les Anglois inoculent avant la dentition, ou attendent après la sortie des vingt premières dents pour inoculer, afin que les accidens qui résultent de l'effort que fait alors la nature ne se joignent pas à ceux de la maladie qu'ils veulent donner. Lorsqu'ils peuvent choisir l'âge, ils préfèrent les quatre ou cinq premiers mois de la vie, & ne font aucune difficulté d'inoculer l'enfant à la mammelle : passé ce terme ils attendent que l'enfant ait atteint sa troisième ou quatrième année.

Après ces détails très bien présentés, M. Gandoger donne les raisons qui justifient un pareil choix ; ces raisons sont tirées des différens Auteurs Anglois ; tels que Messieurs

A a a

Kirpatrick, Monro, Baker, d'Insdale, &c, &c. C'est encore dans ces sources que M Gandoger a puisé ce qu'il dit sur le choix de la constitution du sujet, & de la saison dans laquelle il convient d'inoculer.

Quant à la préparation, l'Auteur la croit nécessaire. « Si pour » justifier, dit-il, la préparation il » étoit besoin de recourir à l'auto- » rité, je citerois celle de tous les » Inoculateurs d'Angleterre, sans en » excepter un seul; je rapporterois » celle des Inoculateurs de Genève, de Suisse, d'Italie, de Hollande, de Constantinople; j'y » joindrois celle de la plus grande » partie des Inoculateurs de France; » enfin, ajoute-t-il, si après de pareilles autorités, il m'est permis » de parler de ma propre expérience, je puis assurer avec vérité, » m'être toujours bien trouvé d'avoir employé la préparation dans » les différentes inoculations que » j'ai faites jusqu'à ce moment ».

Cette doctrine n'est pas celle qu'a voulu nous enseigner un célèbre Inoculateur de cette Capitale; tandis que la crainte retient le plus grand nombre, un seul homme ose inoculer sans préparer; laquelle de ces deux voies faudra-t-il suivre? M. Gatti se fonde sur des faits, & sur l'usage de certains peuples, mais on pourroit lui opposer des faits contraires, & l'exemple d'autres peuples qui se précautionnent avant de se faire inoculer. Plus l'inoculation sera facile, plus elle sera praticable, plus elle deviendra commune, plus elle sauvera de Citoyens: voilà les avan-

tages que présente la méthode de M. Gatti. S'il faut en croire certains bruits, les préparations employées par les Suttrons sont inutiles; leur méthode, ou plutôt celle de M. Gatti, comme nous le prouverons bientôt, ne doit ses succès qu'à sa simplicité & au peu de précautions qu'ils prennent à insérer la petite vérole & à soigner les inoculés. Mais si une préparation simple ne peut être nuisible, comme personne n'en peut disconvenir, ne fera-t-il pas toujours mieux de s'y assujettir que de s'en dispenser, ne fût-ce que pour tranquilliser les esprits, ou prévenir des regrets causés par quelques accidens, & alors le sentiment de M. Gandoger ne doit-il point prévaloir.

Le sujet étant préparé on l'inocule; mais est-il permis de prendre indistinctement toute sorte de matière varioleuse? Faut-il faire choix de la partie sur laquelle on doit inoculer, & de la méthode d'insertion? Enfin est-il une manière de l'appliquer plus exacte que les autres? Voici ce que répond M. Gandoger. « Si le choix & la » préparation des personnes qu'on » veut inoculer, sont des circonstances intéressantes au succès de » la pratique de l'inoculation, celle » lui de la matière qu'on doit employer mérite aussi la plus grande » de attention ». Quoique le succès de la maladie donnée paroisse dépendre moins de la matière insérée que de la disposition du malade, que le point essentiel, suivant plusieurs Inoculateurs, soit de mettre

le sujet dans un état convenable ; cependant M. Gandoger pense qu'il est plus sûr de prendre le pus variolique qu'on doit employer, d'un sujet attaqué d'une petite vérole bénigne, discrète & de la meilleure espèce. Peut-être même, dit-il, vaudrait-il mieux recueillir cette matière dans les pustules d'une petite vérole inoculée. Une condition qui paroît essentielle à l'Auteur, de même qu'à tous les bons Médecins, c'est que le sujet dont on tire la matière soit sain, exempt de toute maladie contagieuse, la petite vérole exceptée. Cette précaution est dictée par les mêmes motifs qui ont porté M. Gandoger à se déclarer pour les préparations, & les Inoculateurs seroient d'autant plus coupables de la négliger, qu'ils croient qu'il est facile de faire choix d'un sujet bien constitué & né de parens dont la santé ne soit point équivoque.

Quant au tems de recueillir la matière variolique, il est indifférent suivant l'Auteur, que ce soit avant ou après la parfaite coction de cette matière. « Jusqu'au moment, dit-il, où la méthode des Surtons fut connue, les inoculateurs pensoient que la matière des boutons n'étoit contagieuse que quand elle avoit acquis un certain degré de maturité » Cependant M. Gatti dans ses *réflexions sur les Préjugés*, &c. avoir conseillé long-tems avant les Surtons, de faire usage d'un virus frais. La fraîcheur de ce virus consistoit sur-tout à préférer un bouton lorsqu'il commence à

supputer à celui qui est en pleine suppuration. M. Gatti dit soit encore dans ce même Ouvrage, comme il la répété dans ses nouvelles réflexions, que le virus devient meilleur en se reproduisant successivement dans les différentes inoculations ».

Du choix de la matière l'Auteur passe au choix de la partie sur laquelle on doit faire l'inoculation. Cette opération pratiquée aux cuisses lui paroît inutile, « il n'y a, selon lui, rien de constant sur la dérivation que peut produire la plaie de l'insertion. Pour être certain que cette dérivation s'effectue, il faudroit que dans l'inoculation aux cuisses, il ne se trouvat toujours & constamment qu'une petite quantité de boutons au visage, au col, & qu'il y en eût une plus considérable sur les parties inférieures ; il faudroit, en outre que les accidens de la maladie qui se manifestent du côté de la tête, tels que la douleur, la rougeur du visage, l'hémorrhagie par le nez, les larmoyemens, le délire, l'assoupissement, quand ils ont lieu, fussent moins ou plus rares alors que dans le cas d'inoculation aux bras. Or, poursuit M. Gandoger, je puis assurer avec vérité, qu'ayant vu inoculer aux bras & aux cuisses, je n'ai jamais apperçu une pareille différence dans le cours de la petite vérole qui succédoit. J'ai vu au contraire des inoculations pratiquées aux cuisses & aux jambes donner souvent beaucoup de

» boutons au visage, & peu sur le  
 » reste du corps. D'autres fois peu  
 » à la tête & beaucoup sur les par-  
 » ties inférieures. Il n'y a rien de  
 » constant à cet égard; ainsi s'il n'y  
 » a que cette raison de préférence,  
 » rapportée par les inoculateurs,  
 » pour l'insertion faite aux cuisses  
 » & aux jambes, elle devient nul-  
 » le ». Quoique les vingt-sept su-  
 jets que M. Gandoger a inoculés  
 ou vu inoculer, ne fussent pas pour  
 fournir un nombre d'observations  
 capables de détruire les idées de  
 dérivation établies par les Inocula-  
 teurs, cependant on accordera sans  
 peine à l'Auteur, que les vûes trop  
 générales de la dérivation & de ré-  
 vulsion n'ont pas eu jusqu'à présent  
 de grands avantages.

Après tous ces détails M. Gan-  
 doger passe aux différentes métho-  
 des de pratiquer l'inoculation en  
 Europe; sçavoir par le vésicatoire,  
 par l'incision, & par les piquures.  
 Il expose les raisons qui le portent à  
 rejeter le vésicatoire & l'incision;  
 cette dernière opération doit être  
 très-légère si on l'adopte, autre-  
 ment il en peut résulter des acci-  
 dens. « Tout Médecin, dit-il, qui  
 » connoît le rôle important que  
 » joue le tissu cellulaire dans la plû-  
 » part des maladies, ne sera nulle-  
 » ment étonné des accidens qui peu-  
 » vent se manifester dans la petite  
 » vérole artificielle, à la suite d'in-  
 » cisions trop profondes, & qui  
 » pénètrent jusqu'au corps grais-  
 » seux ».

Après avoir balancé les avanta-  
 ges & les inconvéniens des diffé-

rentes méthodes d'inoculer, M.  
 Gandoger se décide pour celle des  
 piquures, qu'il croit devoir appel-  
 ler méthode Suttonienne. « Cette  
 » pratique, dit-il, n'est rien moins  
 » que nouvelle relativement au mé-  
 » chanisme de l'inoculation: elle  
 » est au contraire la plus ancienne  
 » que nous connoissions; c'est celle  
 » qui est décrite par la Motraye,  
 » par les Docteurs Timoni, Pila-  
 » vici, le Duc; c'est celle que la  
 » fameuse Thessaliene pratiquoit  
 » à Constantinople, & l'on peut  
 » dire d'elle, qu'elle est vraiment  
 » renouvelée des Grecs ». Nous  
 fera-t-il permis d'ajouter que cette  
 manière d'inoculer si semblable à  
 celle des Suttons, quand au mé-  
 chanisme, a été aussi imitée à Pa-  
 ris par M. Gatti, que ce Médecin  
 est le premier qui l'ait pratiquée en  
 Europe, en permettant aux inocu-  
 lés de s'exposer à l'air libre, les  
 exemptant de toute préparation;  
 en un mot, en leur faisant goûter  
 tous les avantages qui pouvoient  
 résulter de la simplicité de cette  
 méthode. *Les réflexions sur les pré-  
 jugés, & les nouvelles réflexions sur  
 la pratique de l'inoculation* prou-  
 vent ce que nous avançons à ce su-  
 jet: d'ailleurs la Préface que le Doc-  
 teur Marti a placée à la tête de la  
 traduction Angloise de ce dernier  
 Ouvrage, achève de le démontrer.

Ce qui suit ce Traité-pratique  
 regarde l'histoire des symptômes de  
 la maladie causée par l'inoculation,  
 le traitement de cette maladie &  
 les différens accidens dont on l'ac-  
 cuse. La plûpart des symptômes

généraux ne diffèrent de ceux de la petite vérole naturelle qu'en ce qu'ils sont moins graves : ceux qu'on observe dans les plaies des inoculés n'ont rien de particulier ; il n'y a pas jusqu'aux lignes rouges & blanches qui surviennent à la plaie de l'incision qui ne soient aujourd'hui reconnues pour un effet très-indifférent. Ce signe auquel les premiers Inoculateurs ont fait trop d'attention ne présente rien de particulier ; il se montre dans l'inflammation, la suppuration de toutes les plaies. Le Traité de M. Gandoger est terminé par la traduction des observations du Docteur Dinsdale.

Nous avons donné une attention particulière à cet Ouvrage, non-seulement à cause de l'importance de son objet, mais encore par ce qu'il nous a paru très-sagement, & très-bien fait ; on y trouve par tout de la science, de la prudence, & une conviction intime de l'Auteur, propre à gagner de nouveaux partisans à l'inoculation. Mais il semble que la destinée de cette pratique soit que ses avantages & ses dangers soient discutés & contrebalancés les uns par les autres infiniment plus long-tems en France qu'en tout autre pays du monde ; car non-seulement elle a parmi nous un nombre presque égal de partisans & d'adversaires du premier mérite, mais encore les événemens semblent aussi se combiner & se succéder de manière à tenir en suspens tous les bons esprits, c'est-à-dire ceux qui ne sont point susceptibles de se laisser préoccu-

per par les préjugés ou saisir par l'enthousiasme. Nous avons un exemple encore récent de ceci dans la personne même de M. Gandoger. A peine cet estimable Médecin avoit-il publié l'Ouvrage dont nous venons de rendre compte & dans lequel on voit qu'il a employé tous ses talens & tous ses soins pour choisir la meilleure méthode d'inoculer, que convaincu de la bonté de celle pour laquelle il s'est déterminé après l'examen le plus exact, il s'en sert pour inoculer sa propre fille, & qu'il a le malheur de la perdre dans les convulsions, au moment même où il la croyoit sauvée. Quelle sera donc la méthode d'inoculation à laquelle il faudra désormais donner la préférence, pour se mettre à l'abri de la récurrence, de la contagion, des suites funestes, & de la mort même ? C'est une question dont il est aisé de sentir toute l'importance, sur laquelle chaque Inoculateur a sa façon de penser particulière, & qu'il s'agira de décider en dernier ressort, après que la bonté & l'utilité de l'inoculation elle-même auront été bien démontrées. Ce n'est que du tems & de l'expérience qu'on peut raisonnablement attendre cette décision, & l'on doit sans doute les plus grands éloges à la lente & sage circonspection avec laquelle la Faculté de Médecine de Paris examine des objets sur lesquels ce seroit presque un crime que de se décider avec la plus petite apparence de légèreté ou de précipitation.